

Corina Kesler

Le châtement

Peut-être qu'un autre jour commence. Pour les autres.

C'est bien égal pour moi. Une longue nuit. Et l'immense beauté que je porte depuis comme un châtement.

Hier soir, j'ai trouvé encore un miroir. Mes grands yeux, je les ai regardés, mon front serein et large, les mains... dans le miroir. Puis leur aiguisement, les griffes se prolongeant dans les cheveux poisseux, les yeux sans iris et le front bombe; j'ai crié et ouvrant la porte, les autres ont souri à la beauté derrière laquelle moi, avec une dernière trace de lucidité, je criais desespérée, enchaînée à la bête que j'étais.

La nuit dernière, celle qui est passée, je suis sortie dans le jardin et je sentais mon odeur de morte pendant que j'essayais d'arriver à la fontaine, m'entortillant dans les griffes des pieds, pousses de travers. Des herbes folles avaient empoisonné mes fleurs, que je foulais aux pieds, sanglotant, et personne ne m'entendait; une nuit noire presque matérielle, un sentier vers le chadouf, et eux, là-bas. Ils semblaient plusieurs, mon âme comme une plainte intérieure et eux, les prétendants, ils criaient à moi prenant la bénédiction de mon front et des mes mains. Puis nous sommes entrés dans la ronde, en dansant sauvagement, cette ronde qui éteignait ma bonté dernière.

Aujourd'hui les prétendants viendront une fois de plus me chanter, beaux et bons, d'au-delà des montagnes.

Le guérisseur fera des incantations une fois de plus, me regardant de ses yeux comme la nuit, avec son masque grotesque qui tressaillait sur son torse degingande. Ils perdront encore une fois la raison, et mon visage et corps s'exhibant devant eux seront à nouveau la voie de la pureté vers l'essence d'une autre monde. Je sentirai la nuit du midi quand ils arriveront à moi, se bousculant.

Les élus, étincelants, se précipitent pour baiser mes pieds, non ceux de la nuit, profondément plongés dans mon être, mais ceux-ci, pâles et fins. Leur mariées attendent près de la fontaine et ils se prennent les mains et partent dans les cris aigus de la tribu qui les conduit jusqu'à la lisière de la forêt.

Personne ne les voit, mais ils sont là, leur bouches béantes qui ricanent vers moi vers les

jeunes mariés aussi.

Le guérisseur me délie toujours après que les hommes ont été envoyés dans la mort, cependant que la tribu célèbre la noce honorant -son insu- leur passage à l'au-delà.

Adam, je t'aime encore, je sais encore la couleur de tes yeux, la couleur de tes cheveux; les mains et les yeux qui me demandaient en leur anéantissement pourquoi pâle je reste penchée sur ton corps tout blême. Mon amour comme une mort, pour moi il doute, que d'amour dans chaque geste, que de miroirs brisés, hideur. Dans la rue, j'évitais les vitrines, mais personne ne détournait de moi le regard effrayé presque furibond... Je sautais d'un trottoir roulant sur l'autre, prenant le sens opposé, tandis que les hommes, d'autres, m'évitaient pareillement, et moi, je courais en me heurtant aux murs des couloirs jusqu'à toi. Je te regardais. L'aérodrome immense devant moi, et toi, là. Tu étais avec Elle, une Autre. Près de moi, passaient les chars de marchandise, me heurtant, et ces hommes-là, se riaient de ma consternation affligée.

Tu me disais que tu m'aimes, que tu n'es qu'à moi. Après, ta main se reposait sur mon dos que je savais voûte, mais tu me parlais de beauté.

“Tu auras la beauté pour laquelle tu as tué. Mais tu ne seras pas aimée. Le lien entre deux mondes inférieurs, tu en feras mourir d'autres...”

Les jures assistaient à ma transformation.

En m'interrogeant encore, ils t'ont arraché de mes bras, et bien après, ils m'ont dit que tu étais morte. Moi, déjà changée, je me dirigeais vers la naissance de ces mondes.

Un autre jour s'annonce. Pour les autres. La même mort pour moi...